

Jean-Michel Guyot

L'étoffe des jours

Quelque chose qui ne t'intéresse plus est pour ainsi dire mort pour toi, mais si d'aventure plus rien ne t'intéresse, alors n'est-ce pas toi qui es comme mort ?

La pensée vive exige de toi l'allant de la perte, la perte dans l'inconnu qui fonde ta recherche éperdue.

L'allant qui va à sa perte dans le néant du désintérêt est une impasse, une aporie que ne relève aucun poros.

Tu es donc condamné à soutenir l'inconnu par ton intérêt, quitte à te détourner partiellement de ce qui retint ton attention.

La question la plus brûlante n'est-elle pas pour toi du moins : qu'est-ce qui te tient en vie ?

La délicatesse des signes qui te font signe te montre le chemin, que ce soit dans la luxuriance d'un poème, la complexité d'une approche analytique ou bien encore dans la fraîcheur d'un sous-bois.

Le corps d'une femme n'est jamais loin. Il ne résume rien, se laisse aimer ou désirer, ne montre jamais la voie, mais indique les sentes qu'il aime emprunter. Libre à toi alors d'y arpenter sans mesure sa naissance perpétuelle.

Sérénité de l'exil

Un chevalier sans monture ni armure

Une sauce sans sel

Du beurre sans matière grasse

Une tour sans Babel

Une icône sans raison

Une raison sans allant

Une tourbe qui ne fume pas

Un whiskey déshydraté

Une corne d'abondance qui ne chante pas

Un amant sans amante

Un amant sans queue ni tête

Une amante désincarnée
Une brèche dans le mur qui s'enjambe
Une maison sans fenêtre
Une fenêtre sans lumière
Une cave sans vin
Une route sans histoires
Des virages aux mornes visages
Cent visages épars dans la lumière du matin
Cent corps déchiquetés dans le noir
Orifiant, défiant toute horreur
Or sans éclat
Argent sans odeur
Garrigue sans arômes, sans bête, sans chaleur
Escalade horizontale
Plaine nue pleine de creux
Pente qui remonte
Descente fatale aux enfers
Orphée déchiqueté, mangé par les bêtes
Eurydice jouée aux dés
Corps ciselé, mâtiné de réflexes inconditionnels
Ordres rigides, pente douce et matins clairs
Peu de verbes dans ce maquis salace, cette boue céleste, ce marigot malaxé
Viennent la monture et la fière armure
Vienne Berlin et le rouge de son ours bipolaire
Vienne l'enivrante compagne ignorée de ceux qui vaquent

L'étoffe des jours

De quelle étoffe es-tu faite, toi qui manies les ciseaux et les épingles, le fil et l'aiguille ?

La soie est faite pour toi, papillon de lune, plante aromatique et femme-iris.

L'iris jaune, l'iris violet se disputent tes faveurs dans la moire de tes jours.

Tout ce que tu touches devient ce miroir profond qui reflète ton goût immodéré pour la nacre, l'argent et les ors.

La couleur a une odeur, ton odeur, une odeur de jasmin en fleurs.

Et le noir épouse si bien la blancheur de perle de ta peau.

Difficile d'imaginer ton corps nu, tant les vêtements que tu crées disent qui tu es.

Nue, tu le seras, mais alors sous ma langue et mes caresses, et c'est dans le jeu de tes caresses, dans l'âpre élan de ton être tourné vers mon écorce d'homme que tes plus beaux dessins et tes couleurs les plus éclatantes se feront voir et sentir, dansant dans l'infinie douceur de ta mise.

Ses habits chantants

Le ronron du rouet file doucement le lin des jours. Mélopée folâtre ou chanson de marin triste, toujours le rouet tourne et tourne, retourne la chaleur et le froid en leur contraire, dans cette synthèse qu'est le fil blanc, ce lin ductile, cette étoffe fragile à la souplesse inégalée.

J'aurai besoin quelque jour de ton conseil avisé, car je veux connaître le secret de toutes les étoffes. Il me semble que les connaissant mieux je saurai mieux de quelle étoffe tu es faite, de quelles couleurs parer au mieux tes faits et gestes dans le secret de mon imagination ouvert à ton jardin secret.

Quand commence donc le travail dans ce rêve pour les yeux et les mains qui s'empare de toi ? Te vois-tu d'emblée dessinant le modèle de ton rêve ou bien procèdes-tu par essais retouchés jusqu'à atteindre la forme qui convient à ton rêve ?

Il me semble que tu maîtrises assez le métier pour tout te permettre, que les essais, s'il y en a, ne sont qu'imaginaires, car tu vois sans doute immédiatement l'effet que tu peux tirer d'un tissu, d'un corps à habiller et des desiderata formulés par la femme qui te demande de lui tailler une robe.

J' imagine ton corps nu difficilement. Je l' imagine comme le don absolu auquel tu consens seulement après avoir fait don à ton amant de charmes solaires ou lunaires qui n'appartiennent qu'à tes tenues de nuit et de jour.

Don d'orgasme différé dans une lente, très lente recherche d'une perfection donnée.

Pudeur

Elle lui avait taillé un ample manteau de satin qui lui allait comme un gant. Il s'y glissait, en épousait la surface intérieure jusqu'à flotter dans l'espace du vêtement, ce qui ne manquait pas de donner l'impression qu'il marchait sur le vent, ne touchait jamais terre, flottait fermement entre ciel et terre.

Il s'en serait suffi de peu qu'il ne prît son envol, mais attaché qu'il était à la terre-mère il restait sciemment à la surface des choses et des êtres.

La pudeur des choses le fascinait.

Il ne désirait rien tant que dévoiler la femme qu'il désirait en l'effeuillant lentement.

Objet de ses désirs, une femme se révélait être un excellent sujet d'études, une source vive, une mémoire aussi, en partie ignorante d'elle-même, et tout cela voilé par une pudeur délicieuse qu'il fallait vaincre pour l'amener à se dévoiler : incandescence impudeur de la femme de ses désirs qui, alors, dans l'alors de leur commune indécence, l'amenait à se dévoiler à son tour en toute indécence.

Le miroir ovale

Alors aimons-nous, mon chéri, au nom de l'amour !

Tout ce que nous vivons s'anime à cette pensée vivante qu'il te revient de m'avoir dite, parole qui revient nous hanter chaque fois que nous sommes ensemble.

Aucune audace ne serait possible sans ce fer de lance qui a brisé la glace de nos deux existences trop longtemps séparées, si séparées qu'elles ignoraient qu'elles l'étaient.

Aucun geste, aucun baiser, aucune caresse aussi profonde soit-elle, aucune étreinte même ne peuvent épuiser le texte que nous ébauchons ensemble dans la fournaise de nos débauches.

Ce texte, nous le jetons au feu dès qu'il écrit. Il brûle entre nous, nous réchauffe encore longtemps après que nous nous sommes quittés.

Et le miroir ovale aime nous regarder nous aimer.

Nous aimons son regard complice du nôtre. En lui, c'est un peu de notre monde qui s'enflamme à la lueur des bougies qui grésillent. Il voit tout, ne nous cache rien, il se repaît de tous nos gestes, il reflète tous nos jeux, et nous ne sommes pas en reste quand nous le regardons nous regarder, quand, ce faisant, nous nous regardons nous aimer.

Le miroir en son ovale fait fi de tout centre et de toute tactique, il se donne à nous comme nous nous donnons l'un à l'autre. Plus d'angles morts, plus de profondeur, mais une surface vivante qui ondulent dans nos yeux épris de désir.

Sarabande

L'instantané fixerait en somme ce que le flux de nos actes empêche de fixer.

Il serait comme un bonheur second, le souvenir fixé d'instantanés perdus emportés dans le flux enivrant.

Rien de figé dans cette geste, que des gestes fixés pour l'éternité douce d'une répétition générale de nos désirs qui nous viennent en sarabande.

La pièce se joue en un acte. Toutes les scènes s'enchaînent furieusement, et l'épilogue rejoue le commencement. C'est sans fin.

La rose et le jasmin, la rose rouge amoureuse du jasmin en fleur, voilà le parfum délicat qui flotte dans l'air de ta chambre, quand tu te mets nue devant le miroir de tes odeurs intimes.

Le jasmin de tes seins appelle la puissance de la rose qui émane de ton sexe en fleurs.

A eux deux, ils enveloppent ta chambre, font d'elle ce cocon précieux qui t'éloigne du monde. Tu peux alors te laisser aller à caresser tes seins devant le miroir ovale en pensant à l'amant que tu as laissé.

Il attend ton heure, tapi dans l'ombre de tes désirs fous, aux aguets, à l'affût, bête traquée qui aime sa chasseresse. Il sortira du bois à ton approche chargé de ses odeurs de feuilles mortes et d'humus que tu aimes tant quand il prend possession de tes royaumes.

Sa langue fureteuse de bête amoureuse lèche tes courbes savoureuses, creusent en toi le sillon d'amour où planter ensemble les semences du plaisir.

Elle s'enfonce dans la combe ombrée de ton sexe ouvert au mystère partagé, jusqu'à cette énigme résolue qui te mène là où tu veux jouir.

Tu laisses l'arc mais ne lâches jamais la flèche de tes envies les plus intimes. Elle t'intime l'ordre délicieux de vagabonder dans les terres folles de l'homme de ta vie, avec pour seule arme le flair de ce limier imparable qui t'accompagne dans ta chasse, ce sixième sens qui les rassemble tous dans la course poursuite de tes vices.

Bientôt, ce sera la moisson, la foison de tes spasmes qu'il rassemblera en gerbes colorées que ses yeux te renverront.

Sagace, le miroir ovale approuvera ta décision de laisser ta folie aller jusqu'à ses confins, là où vos deux corps ne font plus qu'une seule entité lumineuse dans l'ombre agitée.

Le temps n'est pas aux regrets. La morsure du temps est trop forte, trop intense, sa brûlure trop vive pour que le miroir cesse de vous regarder.

Ses armes

Ses armes s'ouvraient, armes de poing si effilées que personne d'autre que moi n'en percevait le mystère. Je m'y engouffrais.

Elles étaient faites pour me déchirer moi et personne d'autre. J'y passais de longues heures.

Je m'ouvrais au venin de sa langue, au poison de ses bras, j'attendais le coup fatal asséné sèchement. Mon sang, alors, coulait dans ses veines. J'étais son corps dans le sien, sa langue ma langue, son sexe mon sexe.

Je la pénétrais de l'intérieur quand elle s'avisait d'entrer en moi. Nous étions déchirés. Quand la blessure de l'un s'ouvrait, celle de l'autre cicatrisait.

Nous ne cessons de nous déchirer pour maintenir ouverte la possibilité de l'infini en nous, par nous, pour nous.

Une étoile nouvelle

Dans ce fouillis de clochettes qui tintent, tu ne cherches pas la note juste, unique entre toutes, pas plus que l'accord secret qui les abolirait toutes dans cet élan fuselé-muselé que tu connais bien, toi qui fréquentes les œuvres de tous les temps depuis ce temps lointain où *la musique du feu et le chœur des pèlerins* t'ont fait voyager dans cet espace entre ciel et terre que tu appelas amour en musique.

Du temps a passé depuis lors, et l'amour a connu bien des sons et des songes.

Cette musique au désert que tu aimes tant à présent ne plane ni ne rampe, elle danse, et c'est peu de le dire.

Le sable chaud, condensé d'étoiles, qui rassemble à s'y méprendre cette myriade d'étoiles qui occupent le ciel nocturne.

Du sable, dans le hasard du feu nocturne, faire du verre que bientôt la main des hommes transformera en un miroir éclatant.

Le chaos t'offre un abri sûr.

A l'abri derrière ses hauts murs mouvants, tu cours, tu dances, tu t'animes, et personne pour te dire de rentrer au bercail, personne pour te faire la leçon de musique.

Tu ne suis que ton intuition juste, et advienne qui pourra dans ce dédale mobile-immobile.

Ignorant toute pesanteur, tu remercies les cloches du levant.

Elles annoncent peut-être les semailles, tu n'en es pas sûr.

Le chaos qui les cerne a l'apparence d'un ordre strict, trompeur en cela que le paysage qui s'en dégage vire constamment, étale des charmes évanescents qui t'incitent à glisser joyeusement sur les surfaces colorées qui dansent sous tes pieds.

Tant de sons amis, tant de bruits hospitaliers se mêlent à ton intuition bouillonnante. A tel point que tu ne sais plus, parfois, où donner de la tête. Heureusement, la pensée amie te guide dans cet espace ailé.

Fort de ton ignorance savante, tu fais fi des ombres louches et des lumières faciles. A ce bel ordonnancement, tu préfères les étoiles qui scintillent, tu suis l'étoile du Nord qui brille sur la surface du lac noir.

Quand cette femme-musique que tu attends sera face à toi, tu lui offriras ce chaos qui t'abrite, en échange de quoi tu recevras l'accueil qu'elle te réserve et dont tu ignores tout encore.

Il sera temps alors de prêter l'oreille au chaos qui s'anime en elle, te vient d'elle, jusqu'à devenir partie intégrante de ton sommeil le plus profond, de tes jeux les plus intimes, et jusqu'à ta pensée sera affectée par cette intuition d'un ordre nouveau qu'elle instillera en toi pour que, chaos contre chaos, naisse une étoile nouvelle.

Epilogue

L'amour en musique

- *J'écris avec mon corps.*
- *Et tu fais l'amour avec ton cerveau !*

Notre musique pourrait être une musique écrite dans une langue étrangère que nous ne souhaiterions pas totalement maîtriser.

48 caméras

Une vérité tremblante se dit là, dans des croisements invisibles, à la croisée de multiples chemins, de pistes multiples composées de musiques très diverses, a priori étrangères les unes aux autres, mais qui trouvent là, à la croisée de ces chemins, à manifester une unité qui ne doit rien à la synthèse a posteriori, unité qui dit vrai, ne prétendant nullement dire le vrai intangible mais le vrai sensible, tangible.

L'amour, la musique, les musiques du monde, les amours vives ou mortes, naissantes ou mourantes.

Oui, j'écris avec mon corps, Anne, comme tu couds avec le tien ces joyeux vêtements que tu imagines.

Toutes les couleurs que tu aimes, les étoffes que tu choisis et assembles, les formes qui te viennent, absolument tout de ce qui est créé par toi passe par ton corps, la perception sensorielle mémorisée.

Ton esprit, ton cerveau font le tri, emmagasinent et combinent ces trésors.

Alors oui, je fais l'amour avec mon cerveau ! Trésor de caresses, perception de tes courbes et de tes plis, exploration de la conque de ton sexe, tout me vient par le corps et transitent dans mon cerveau.

J'écoute, je sens et ressens. Corps à corps, par cerveau interposé, interposition sans interdit, guidage sûr vers le plaisir à l'écoute du plaisir.

Comme une musique-palimpseste, la musique de 48 caméras, une musique qui écoute le corps, passe dans nos oreilles, nous fait rêver. Nous devons tendre l'oreille pour en capter toutes les effluves, et beaucoup de mots échappent à notre entendement.

Tout comprendre ? Non, à l'image de musiciens qui ne comprennent pas tout, mais laissent glisser les notes comme nous laissons aller où bon leur semblent nos désirs.

Pas étonnant que ce groupe musical ait choisi un nom aussi visuel : la vue a sa part dans cet amour à fleur de mots.

Nous aimons nous regarder faire l'amour, sans distance, pour plonger dans les gestes de l'autre, et le voir jouir de nous faire jouir.

Jean-Michel Guyot

26 décembre 2013